

De la présence d'esprit

Autor(en): Y.

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 19

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 6 Mai 1876.

Depuis quand pleut-il ? jusqu'à quand pleuvra-t-il ?... Telle est la question que chacun s'adresse. Les esprits sont abattus sous l'influence d'un temps propre à broyer du noir à la pelle ; une seule chose a pu les mettre en éveil, l'élection de dimanche dernier, dont le résultat a étonné aussi bien la majorité que la minorité.

Et cependant si l'on examine calmement la situation, on est forcé d'admettre que des deux candidats en élection, l'un n'en est pas plus grand, ni l'autre plus petit. Il en est de même des partis politiques qui les ont mis en présence.

Mais ce qui a grandi, c'est le parti de la patrie vaudoise, et de cette vie si nécessaire aux cantons, quoi qu'on en dise ; c'est le parti qui doit se constituer toujours plus solidement en Suisse pour lutter d'une manière à la fois ferme et loyale contre les envahissements de la centralisation, tout en acceptant la marche d'un vrai progrès.

Je m'explique.

Le vote de dimanche dernier était une question de principes et non de personnalités, comme quelques-uns ont pu le croire : Au 19 avril, invités avec instance à un dîner où l'on nous servit une Constitution dont la sauce avait une saveur plus ou moins équivoque, nous acceptâmes, de guerre lasse, et plutôt par politesse que de gaieté de cœur.

Nous mangeâmes sans appétit ; la mastication se fit mal, le bol alimentaire fédéral tomba dans notre estomac comme un plomb, une boule indigeste, dont les funestes effets se renouvelaient chaque fois qu'on soumettait à notre approbation quelque loi contraire à notre régime habituel.

La manifestation politique éclatante de dimanche dernier n'était donc point une lutte entre MM. Cérésole et Mayor-Vautier, entre le parti radical et le parti libéral, non, c'était un effort pour chasser la boule, c'était la fin d'une longue et pénible indigestion.



De la présence d'esprit.

Heureux ceux dont l'esprit, d'un pas égal et ferme, marche de front avec tous les événements critiques ou insignifiants de leur vie ! Combien n'en est-il pas, au contraire, chez lesquels il s'attarde, bayant aux

corneilles, et musant le long des sentiers, comme ces enfants flâneurs que leurs mères gourmandent, parce qu'ils *trainent* à la promenade. Rousseau, le grand Rousseau, était de ces derniers ; il se plaignait de n'avoir que ce qu'il appelait l'esprit de l'escalier, voulant dire par là qu'il ne trouvait la réplique qu'après avoir quitté le salon où il devait la donner. Il en est d'autres, hélas ! qui descendent trois étages et parcourent trois rues sans avoir rien trouvé du tout ; mais ne plaignons pas trop ceux-là... ils rentrent chez eux enchantés d'eux-mêmes, mangent bien, boivent sec, dorment d'autant et ne s'en portent que mieux ; l'enfant ne *traîne* pas, il n'a jamais suivi, voilà tout.

Tout le monde connaît l'histoire de ce pauvre diable que le farouche baron des Adrets voulait faire sauter du haut d'une tour et qui prit deux fois son élan pour revenir en arrière en se grattant l'oreille. Le baron lui ayant dit qu'il hésitait trop : « Je vous » le donne en quatre, » répondit-il, ce qui lui sauva la vie. A quoi lui eût-il servi, je vous le demande, de trouver sa réponse en route pour le précipice ? Elle eût été mille fois plus drôle encore, qu'il ne s'en fût pas moins assommé net au pied du mur.

Si la présence d'esprit peut sauver la vie et la réputation de ceux qui la possèdent, comme nous venons de le voir, il est peu de circonstances où elle soit plus indispensable que dans les examens ; tous ceux qui en ont subi savent à quel point cela est vrai. Je connais un homme très lettré, très instruit, qui, un jour ou l'autre, publiera quelque ouvrage historique ou économique, dont on peut proclamer d'avance le mérite, et qui, faute de calme, n'a jamais pu subir ses épreuves académiques. Van Grow, l'éminent jurisconsulte, qui devint une des récentes gloires de l'Université d'Heidelberg, perdit si bien la tête en passant sa thèse, qu'on lui refusa le bonnet de docteur. Six mois après, la Faculté le lui offrait à titre honorifique, ensuite de la publication d'un ouvrage très remarquable.

De même on citerait tel avocat de notre pays, parvenu depuis au premier rang, auquel la timidité coupa littéralement la parole lors de sa première audience et qui, dans cette occurrence, prit son chapeau et se sauva, laissant le tribunal, le confrère et les plaideurs tout ébahis de cette nouvelle manière d'argumenter.

Pour en revenir aux examens, Nisard, historien

bien connu, a témoigné plus d'une fois d'un faible tout particulier pour ceux qui suppléent au défaut de science par la présence d'esprit. On en cite deux exemples assez significatifs. Il demandait à un candidat au baccalauréat quelle fut la plus belle conquête de Louis XIV : « Mademoiselle de La Vallière, » répondit le jeune homme, qui passa avec trois boules blanches. Un autre, invité à indiquer les noms des XII Ptolémées, commença sans hésiter : « Ptolémée I, Ptolémée II, Ptolémée III, » et ainsi de suite. Celui-ci n'obtint, par exemple, que des boules rouges, grâce à Nisard, que cette hardiesse avait amusé ; mais enfin il n'échoua pas.

Tous les professeurs ne sont pas aussi accommodants que M. Nisard, et l'un de nos camarades l'apprit à ses dépens, à l'académie de Lausanne. C'était à l'examen annuel de chimie. Le pauvre garçon devait donner le mode de préparation d'une combinaison chimique dont le nom, paraît-il, était de l'hébreu pour lui. Il n'en commença pas moins, avec une épique assurance, en ces termes :

« Je prends une lampe de laboratoire, je l'emplis » d'esprit de vin, de manière à faire bien tremper » la mèche. Je frotte une allumette chimique contre » un corps dur, la paroi par exemple ; une fois allumée, je l'approche de la mèche, celle-ci s'enflamme à son tour, la flamme monte.... monte... » « Et vous retournez à votre place, » fit le professeur impatient. « Pas de chance ! » murmura X. en me rejoignant sur notre banc. « Après un début plein » de chaleur, je retombe à zéro. » Y.

St-Saphorin, le 29 avril 1876.

M. le rédacteur,

Vous qui amusez si souvent vos lecteurs par de spirituelles boutades en patois ou en français, sur les habitants de la campagne, permettez à l'un de ces derniers de vous envoyer en échange, ces quelques lignes que je trouve dans un vieux dictionnaire historique. Le *Conteur* a si souvent recherché les origines des diverses choses touchant à l'histoire de notre pays, qu'il sera sans doute bien aise de connaître celle du nom de la capitale du canton de Vaud. Je cite :

« L'histoire de Lausanne remonte à une haute » antiquité. On raconte que les habitants de l'ancienne Losonium, chassés par un débordement du » lac, vinrent s'établir sur l'emplacement actuel de » Lausanne, y construisirent une ville et lui donnèrent un nom qui rappelait celui de leur ancienne » cité. On a expliqué le nom de Lausanne par *laus* » *Annae* (louange d'Anne), à cause des reliques de » sainte Anne qu'aurait possédées la ville. On a » même prétendu qu'un voyageur, voyant les habitants rassemblés sur la place pour chercher un » nom à leur ville, se serait écrié : Les ânes ! et aurait ainsi fourni à la nouvelle cité un nom inattendu. »

Un abonné.

Lè dzoratâi et lè z'izelettès.

Dou dzoratâi étiont z'u menâ dâo bou pè Mordze. C'étâi dein lo bon teimps po clliâo que lo dusson atsetâ, kâ po on louis et on demi-pot on ein avâi on tot bio moulo, et po dâo sè, l'étâi do sè. N'étâi pas coumeint ora, que lo faut pâyî à n'on prix dè fou et que la mâiti dâo teimps l'est tot dépourent, tot mouzi et que lo fû n'est presque rein tsaud ; faut adé on étala po féré bourlâ l'autra. Diont que l'est la Cathédrala de Lozena que l'a dinsé fé reintseri ; l'est veré que se vo z'avâi vu quin moué l'ein a failllu po reféré cé clliotsi, que l'est portant to minçolet, vo z'ariâ étâ ébahî ; diéro dè mermitâ dè soupa on arâi pu couâiré avoué ! Et la cantina dâo tir fédérât, su la pliace d'armes ; què dè moulo aguelhî perquie, te possiblio ! Faut pas étrè mâu l'ébahî se l'est venu tant tchai, kâ sè errâri, et po ein avâi à bon compte, foudrâi étrè asse fin què ion dâo tsemin dè fai dè Vallorbès. Attintâ-vâi coumeint fâ, césiquie : L'autro dzo sè trovâvè à la gâra de Croy, iô l'âi a on moué dè bou asse long qu'on dzo dè pliodze ; adon cé coo reluquâvè 'na grossa étala dè fâo et desâi : t'écrasâi lo bio bou ! toneau ! enfin quiè, lo bragâvè destrâ. Cein fasâi plièzi à non bon vilho qu'étâi perquie et que fasâi amenâ cé bou, et que l'âi dit : Vo lo trovâ bio ? — Oh ! adrâi bio, non dè non que cll'étala m'adrâi bien ! — Et porquî féré ? — Oh vouâiquie, dusso fourni po la senanna que vint dix dozannès de coura-deints à l'hôtet Gibon, et ia quie dè quiè ein féré dâi bio. — Eh bin, preindè-lâ m'n'ami, que lâi dit lo vilho, et l'autro la fourrâ dein lo fourgon. Se cé dzanlhâo fâ dinsé ti lè dzo, dè bio savâi que lo bou ne lâi cotè pas mé què dâo bou dè louna, mâ lè z'autrès dzeins sont pas ti rusâ coumeint cé individu et se vollion dâo bou, faut que lo pâyéyon coumeint va.

Ora po ein veni à mè dzoratâi, meniron don dâo bou pè Mordze et lo veindiron. A midzo, l'alliron cassâ oquiè à n'on cabaret et tot conteints d'avâi veindu dize-sa francs lo moulo, sè deziron : s'on sè regalâvè on iadzo !... Y'avâi drâi à cotè dè leu dâi monsus que medivon dâi z'izelettès et cein lâo baillâ einviâ. « Combien ça couterait-ti un plat de z'oiseaux comme ces mossieux, que demandiron âo sommeillé ? L'autro que devezâvè fauroman lâo fe : qrrrte paches ! Lè dou lulus oïron : quatre baches et firon : Eh bien, apportez-nous en voi ! L'est bon. Noutrè gaillâ cruron ein medzi coumeint dâo lard, mâ diabe lo pas ; l'euron 'na peina dè la metsance à râodzî clliâo petits z'ou et sâlu po accrotsi dâi grossès moosses. Troviron tot parâi cein adrâi bon, mâ quand faille pâyî l'ein euron bin d'n'autra, kâ l'étâi bo et bin quaranta batz que cein cotâvè. Ma fâi vo laissez devenâ cein que peinsiron noutrè dou dzoratâi. N'ouzaront pas féré dâo détertin et duron pâyî sein renasquâ on brabant et demi-batz, mâ l'étiont furieux. Po passâ lâo radze, ein s'ein retorneint, l'écourdjatâvon ti lè z'osé qu'êtiont per dèssus lè z'adzès ein lâo deseint : Crouie bourtiâ ! allâ-lâi, allâ-lâi à Mordze, iô l'est qu'on vo payé quaranta batz !